

LA RECHERCHE DE SOI - Les métamorphoses du moi

CHANGER, EST-CE DEVENIR QUELQU'UN D'AUTRE ?

philosophie - HLP terminales

1

PLAN DU COURS ET OBJECTIFS

● THÈME 1/2 : LA RECHERCHE DE SOI

● SOUS- THÈME 1/2 : LES MÉTAMORPHOSES DU MOI

● NOTIONS PHILOSOPHIQUES

- ▶ Lien avec les notions du programme de tronc commun : la conscience, l'inconscient, le temps
- ▶ Notions propres au thème : l'identité personnelle, le sujet, autrui

● OBJECTIFS MÉTHODOLOGIQUES

- ▶ Travail préparatoire de la question d'interprétation : la lecture du texte et la construction de l'introduction.
- ▶ Travail préparatoire de l'essai : la carte mentale, la problématisation, la construction de l'introduction.

● PARCOURS : CHANGER, EST-CE DEVENIR QUELQU'UN D'AUTRE ?

Introduction

I. Le moi n'est-il qu'une fiction ?

1. L'ancien concept d'âme.
2. De l'âme substantielle au moi introuvable.
3. Le moi comme construction narrative.

II. Changer, est-ce s'éloigner de soi-même ? L'aliénation.

1. La notion d'aliénation
2. Les causes de l'aliénation
3. Les modalités de l'aliénation

III. Changer, est-ce devenir soi-même ? La réalisation de soi.

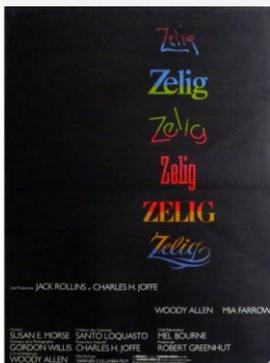
1. De la puissance à l'acte.
2. Devenir soi-même.
3. Liberté, projet et responsabilité.

Conclusion

● COMPLÉMENTS

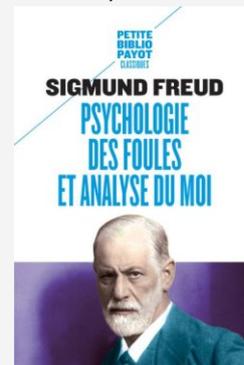
CINÉ-PHILO

Zelig de Woody ALLEN, 1983



ŒUVRE PHILOSOPHIQUE

Sigmund FREUD, *Psychologie des foules et analyse du Moi*, 1921

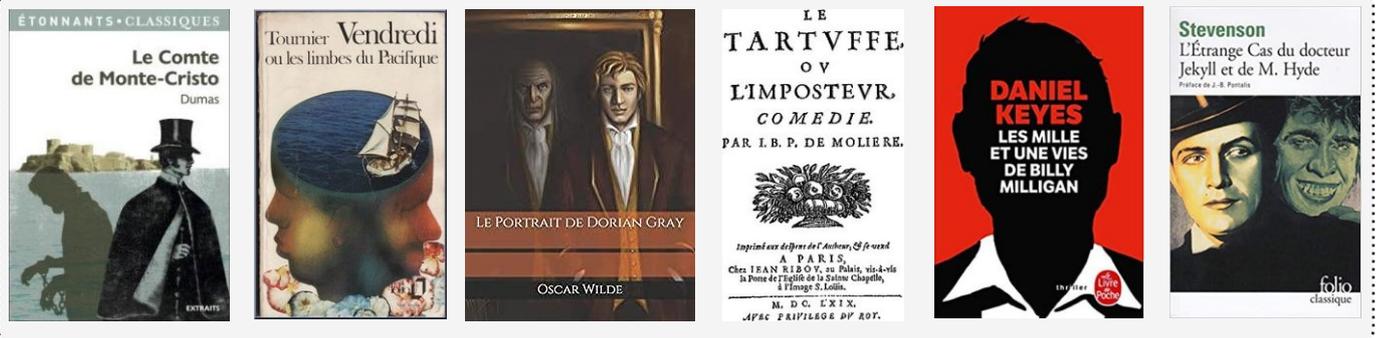


Les exemples sont les supports d'une réflexion philosophique plus abstraite. S'ils sont bien choisis et pertinents, leur analyse apportera de la richesse et de la profondeur à votre essai ou permettra d'éclairer des passages difficiles d'un texte. Attention cependant à éviter le catalogue d'exemples redondants : pas plus d'un ou deux exemples pour illustrer une même idée. Attention également à éviter l'exemple « décoratif » : votre exemple doit toujours être accompagné de son analyse philosophique.

1. Littérature

Les œuvres ici choisies présentent des personnages dont la ou les métamorphoses sont intéressantes à analyser philosophiquement. Questions à se poser :

- En quoi consiste la ou les métamorphoses de ces personnages ? Comment se manifeste-t-elle ?
- Quelle en est la cause ? Est-il judicieux de parler de métamorphose ?
- S'agit-il d'un cas pathologique ou commun ? D'une fiction ou d'une transcription de la réalité ? Qu'est-ce que le pathologique ou la fiction nous apprennent de la condition humaine ?



2. Cinéma et pop culture



3. Arts



4. Autres exemples

RÉFÉRENCES PHILOSOPHIQUES



PLATON, *Phédon* (IV^e s. av. J.-C.)

Puis, souriant doucement et tournant en même temps les yeux vers nous, il ajouta : « Je n'arrive pas, mes amis, à persuader Criton que je suis bien le Socrate qui s'entretient en ce moment avec vous et qui ordonne chacun de ses arguments. Il s'imagine que je suis celui qu'il verra mort tout à l'heure, et il demande comment il devra m'ensevelir. Tout ce long discours que j'ai fait tout à l'heure pour prouver que, quand j'aurai bu le poison, je ne resterai plus près de vous, mais que je m'en irai vers les félicités des bienheureux, il le regarde, je crois, comme de belles paroles destinées à vous consoler et à me consoler moi-même. Soyez donc mes cautions auprès de Criton, ajouta-t-il ; donnez-lui la garantie contraire à celle qu'il a donnée à mes juges. Il s'est porté garant que je resterais ; vous, au contraire, garantissez-lui que je ne resterai pas, quand je serai mort, mais que je m'en irai d'ici, afin qu'il prenne les choses plus doucement et qu'en voyant brûler ou enterrer mon corps, il ne s'afflige pas pour moi, comme si je souffrais des maux effroyables, et qu'il n'aille pas dire à mes funérailles qu'il expose, qu'il emporte ou qu'il enterre Socrate. Sache bien en effet, excellent Criton, lui dit-il, qu'un langage impropre n'est pas seulement défectueux en soi, mais qu'il fait encore du mal aux âmes. Aie donc confiance et dis que c'est mon corps que tu ensevelis, et ensevelis-le comme il te plaira et de la manière qui te paraîtra la plus conforme à l'usage. »



HUME David, *Traité de la nature humaine*, 1740

Il est des philosophes qui imaginent qu'à tout instant nous sommes intimement conscients de ce que nous appelons notre moi, que nous sentons son existence et sa continuité dans l'existence, et que nous sommes certains, par une évidence plus claire que celle de la démonstration, de sa parfaite identité et de sa parfaite simplicité. [...]

Malheureusement, toutes ces affirmations péremptoires sont contraires à l'expérience même qu'on invoque en leur faveur, et nous n'avons pas d'idée du moi de la manière qu'on dit. Car de quelle impression cette idée pourrait-elle provenir ? À toute idée réelle, il faut une impression qui soit à son origine. Mais le moi ou la personne n'est pas une impression ; il est ce à quoi nos diverses impressions et idées sont censées se rapporter. [...]

Pour ma part, quand je pénètre au plus intime de ce que j'appelle moi, je tombe toujours sur telle ou telle perception particulière, de chaud ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. À aucun moment je ne puis me saisir moi sans saisir une perception, ni ne puis observer autre chose que la dite perception. Quand pour un temps je n'ai plus de perceptions, dans un profond sommeil par exemple, je cesse d'avoir conscience de moi-même pendant ce temps ; et on peut dire vraiment que je n'existe pas. [...]

L'esprit est une sorte de théâtre où diverses perceptions font successivement leur apparition ; elles passent, repassent, se perdent, et se mêlent en une variété infinie de positions et de situations. Il n'y a en lui proprement ni simplicité à un moment, ni identité dans des moments différents, quel que soit notre penchant naturel à imaginer cette simplicité et cette identité. La comparaison avec le théâtre ne doit pas nous égarer. Les perceptions successives sont seules à constituer l'esprit ; et nous n'avons pas la moindre notion du lieu où ces scènes sont représentées ni des matériaux dont il est constitué.



RICŒUR Paul, *Temps et Récit*, 1991

Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : qui a fait telle action ? qui en est l'agent, l'auteur ? Il est d'abord répondu à cette question en nommant quelqu'un, c'est-à-dire en le désignant par un nom propre. Mais quel est le support de la permanence du nom propre ? Qu'est-ce qui justifie qu'on tienne le sujet de l'action, ainsi désigné par son nom, pour le même tout au long d'une vie qui s'étire de la naissance à la mort ? La réponse ne peut être que narrative. Répondre à la question « qui ? » [...], c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire racontée dit le qui de l'action. L'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative. Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est en effet voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume et de Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste, dont l'élimination ne laisse apparaître qu'un pur divers de cognitions, d'émotions, de volitions. Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (idem), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (ipse) ; la différence entre idem et ipse n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. [...] À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie selon le vœu de Proust. Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées.



SARTRE Jean-Paul, *L'être et le néant*, 1943

Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. Il n'y a rien là qui puisse nous surprendre : le jeu est une sorte de repérage et d'investigation. L'enfant joue avec son corps pour l'explorer, pour en dresser l'inventaire ; le garçon de café joue avec sa condition pour la réaliser. Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants : leur condition est toute de cérémonie, le public réclame d'eux qu'ils la réalisent comme une cérémonie, il y a la danse de l'épicier du tailleur, du commissaire priseur, par quoi ils s'efforcent de persuader à leur clientèle qu'ils ne sont rien d'autre qu'un épicier, qu'un commissaire-priseur, qu'un tailleur. Un épicier qui rêve est offensant pour l'acheteur, parce qu'il n'est plus tout à fait un épicier. La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction d'épicier, comme le soldat au garde-à-vous se fait chose-soldat[...]

Voilà bien des précautions pour emprisonner l'homme dans ce qu'il est. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition. Mais c'est que, parallèlement, du dedans le garçon de café ne peut être immédiatement garçon de café, au sens où cet encrier est encrier, où le, verre est verre. [...] Il est une « représentation » pour les autres et pour moi-même[...]



TOURNIER Michel , *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1967

La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la Virginie. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. Et puis elle s'est révélée déserte. J'avais dans un paysage sans âme qui vive.[...] Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de déshumanisation dont je sens en moi l'inexorable travail.

[...] Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des points de vue possibles, qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

À Speranza, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour.[...] Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette fonction — comme de bien d'autres — qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi.

Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un inconnu absolu... Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. [...] Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !



ARISTOTE, *Métaphysique*, (IV^e s. av. J.-C.)

L'acte, donc, est le fait pour une chose d'exister en réalité et non de la façon dont nous disons qu'elle existe en puissance, quand nous disons, par exemple, qu'Hermès est en puissance dans le bois, ou la demi-ligne dans la ligne entière parce qu'elle en pourrait être tirée; ou quand nous appelons savant en puissance celui qui possède un savoir, même s'il n'est pas en train de l'utiliser. Et bien, cette autre façon d'exister est l'existence en acte.

La notion d'acte que nous proposons peut être élucidée par l'induction, à l'aide d'exemples particuliers, sans qu'on doive chercher à tout définir, mais en se contentant d'apercevoir l'analogie : l'acte sera alors comme l'être qui bâtit est à l'être qui a la faculté de bâtir, l'être éveillé à l'être qui dort, l'être qui voit à celui qui a les yeux fermés mais possède la vue, ce qui a été séparé de la matière à la matière, ce qui est élaboré à ce qui n'est pas élaboré. Donnons le nom d'acte au premier membre de ces diverses relations, l'autre membre, c'est la puissance.



NIETZSCHE Friedrich , *Considérations inactuelles III* , 1873

Quand le grand penseur méprise les hommes, il méprise leur paresse, car c'est à cause d'elle qu'ils ressemblent à une marchandise fabriquée, qu'ils paraissent sans intérêt, indignes qu'on s'occupe d'eux et qu'on les éduque. L'homme qui ne veut pas faire partie de la masse n'a qu'à cesser de s'accommoder de celle-ci ; qu'il obéisse à sa conscience qui lui dit : «Sois toi-même ! Tout ce que tu fais maintenant, tout ce que tu penses et tout ce que tu désires, ce n'est pas toi qui le fais, le penses et le désires.» [...]

Nous avons à répondre de notre existence devant nous-mêmes ; c'est pourquoi nous voulons être aussi les véritables pilotes de cette existence et ne pas permettre que notre vie ressemble à un hasard sans idées directrices. Il faut la traiter avec quelque peu d'audace et l'envisager dangereusement, d'autant plus qu'au meilleur comme au pire des cas, il ne peut nous arriver que de la perdre. Pourquoi s'attacher à cette glèbe, pourquoi tenir à tel métier, pourquoi tendre l'oreille pour écouter ce que dit le voisin ? [...]

Mais comment pouvons-nous nous retrouver nous-mêmes ? Comment l'homme peut-il se connaître ? Ce sont là des questions difficiles à résoudre. Si le lièvre a sept peaux, l'homme peut s'en enlever soixante-dix fois sept sans qu'il puisse dire ensuite : «Cela est maintenant véritablement toi, ce n'est plus seulement une enveloppe.» De plus, c'est là un geste cruel et dangereux que de fouiller ainsi soi-même sa chair pour descendre brutalement, par le plus court chemin, dans le fond de son être. Comme il arrive facilement qu'on se blesse, sans qu'aucun médecin puisse nous guérir ! A quoi cela servirait-il, en outre, si tout témoigne de notre être, nos amitiés et nos inimitiés, notre regard et nos serremments de mains, notre mémoire et ce que nous oublions, nos livres et les traits de notre plume ? Mais il y a un moyen pour faire cette enquête importante.

Que la jeune âme jette un coup d'œil sur sa vie passée et qu'elle se pose cette question : Qui as-tu véritablement aimé jusqu'à présent ? Qu'est-ce qui t'a attiré et, tout à la fois, dominé et rendu heureux ? Fais défiler devant tes yeux la série des objets que tu as vénérés. Peut-être leur essence et leur succession te révéleront-elles une loi, la loi fondamentale, de ton être véritable. Compare ces objets, rends-toi compte qu'ils se complètent, s'élargissent, se surpassent et se transfigurent les uns les autres, qu'ils forment une échelle dont tu t'es servi jusqu'à présent pour grimper jusqu'à toi. Car ton essence véritable n'est pas profondément cachée au fond de toi-même ; elle est placée au-dessus de toi à une hauteur incommensurable, ou du moins au-dessus de ce que tu considères généralement comme ton moi.



SARTRE Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, 1946

Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialisme, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. [...] l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. [...] L'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. [...] Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence. Et quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes.